



*Martine-Martine,
La nuit des félins,
1994, lavis,
230 x 156 cm.*

Martine Martine

Si on dit souvent que le dessin est la base de tout mode d'expression artistique, la pratique de Martine-Martine en témoigne. Sculpteur et peintre, elle tient compte avant tout du rôle de la ligne, cursive, heurtée ou raccourcie, et de son aptitude à camper solidement les assises de ses thèmes. En cela, elle rejoint des prédécesseurs tel Henri Moore, interprète sensuel de la figure, qui a excellé dans le domaine graphique.

Cependant, sa sculpture, levée par des rythmes tendus et des assauts martelés de la main, constituée d'épidermes ravinés coulés dans le bronze, ne distille pas de calmes harmonies, bien qu'elle respecte l'équilibre des opposés. Rude, heurtée, hérissée de menus accidents, légère et compacte, puissante et fragile, elle glorifie la figure humaine sans la déstabiliser, mais en transfigurant sa morphologie par les effets précis du modelage. Ce qu'elle souhaite, c'est faire passer le sentiment par un acte naturel inséparable du corps à corps charnel entretenu avec la matière.

Dans ses grands lavis, elle traite également de l'homme, ou plutôt de groupes humains, sinon de corps dévêtus saisis dans d'étranges postures, tête-bêche, arc-boutés, agglutinés les uns sur les autres dans une mêlée crépusculaire, au sein desquels s'inscrivent des visages au regard vide, mangés par l'ombre alentour. Une lumière phosphorescente éclaire ces faciès énigmatiques et parfois met l'accent sur d'autres secteurs anatomiques, pendant que l'espace en aval se couvre de filaments et l'espace en amont de présences indistinctes, qui se définissent des atmosphères empreintes de sourds présages.

Dans ces lieux clos, où la course d'un trait à la fois brouillé et volubile oriente l'organisation de la trame, on ne décèle pourtant pas de dramatisation, ni d'expressivité trop marquée, mais une vision symbolique partagée entre réalisme et imaginaire. □